



**HAL**  
open science

# Religion et laïcité dans les tranchées : l'engagement citoyen dans les témoignages écrits des soldats de la Grande Guerre

Christophe DARGERÉ, Virginie Dargère

► **To cite this version:**

Christophe DARGERÉ, Virginie Dargère. Religion et laïcité dans les tranchées : l'engagement citoyen dans les témoignages écrits des soldats de la Grande Guerre. in Richard Delaye, Pascal Lardellier, Yves Enrègle (dir.), Oser la laïcité, Paris, EMS Editions., pp. 39-55, 2017. hal-04723014

**HAL Id: hal-04723014**

**<https://hal.science/hal-04723014v1>**

Submitted on 6 Oct 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Religion et laïcité dans les tranchées : l'engagement citoyen dans les témoignages écrits des soldats de la Grande Guerre

*Par Christophe & Virginie Darqère*

## Introduction

Notre époque semble résolument marquée par une ambivalence. La disparition d'un certain nombre de repères, comme le dénote le recul de la foi, de l'engagement citoyen, ainsi que l'appauvrissement des rites de passage (monômes, classes, service militaire et autres cérémonies...) se combine à l'avènement d'une nouvelle culture ou plutôt de nouveaux cultes. L'écran, le corps, l'individualisme revendiqué en sont des exemples. Or, si les repères ont changé, la recherche de repères perdure. C'est ainsi que certains jeunes, fragiles, ayant peu ou pas de repères, se laissent convaincre, convertir, pervertir parce que des repères collectifs d'espérance leur sont proposés et répondent à leur quête identitaire et/ou idéologique. À l'aube de la première guerre mondiale, la religion occupe encore une grande place, alors même que l'État propose un enseignement laïc, destiné à former des citoyens mais aussi, comme nous le verrons, des soldats. Quels repères ces soldats ont-ils pu utiliser ? Dans quelles mesures les enseignements reçus ont-ils pu se mêler ? Pour répondre à ces interrogations, après avoir envisagé le rôle de la correspondance et de l'école, nous étudierons différents courriers de soldats pour mettre en perspective les effets de cette politique.

## 1. Les enjeux des correspondances dans la Grande Guerre

Les premiers mois de guerre passés, les batailles de mouvement (notamment la bataille de la Marne) et leurs configurations anarchiques laissent place à l'enlèvement. Il faut revoir les plans d'une guerre rapide et mobile. Les régiments français et allemands vont se murer dans les tranchées, puis stagner les uns en face des autres pendant des semaines, des mois, des années. Dans ce contexte de double enlèvement (un enlèvement temporel : on croyait à une guerre courte, on a une guerre qui s'éternise ; un enlèvement spatial : on croyait se déployer sur de vastes territoires alors que l'on se cantonne dans des zones de front très réduites), les États-Majors français saisissent rapidement l'enjeu considérable que pourraient avoir les échanges de courriers entre les soldats et leurs familles, notamment sur le moral des troupes. L'acheminement des lettres est donc envisagé comme une stratégie pouvant jouer un rôle dans le conflit : les familles acquièrent à distance la fonction d'un soutien psychologique fondamental pour les « poilus ».

C'est ainsi que durant la Grande Guerre, plusieurs milliards de lettres françaises sont envoyées de part et d'autre des lignes du front. De gros moyens sont mis en œuvre. À la fin de l'année 1914, le service postal devient très performant : il ne faut en règle générale pas plus de deux à quatre jours pour qu'un courrier parvienne à son destinataire. Tout est simplifié pour favoriser les échanges. Le front est divisé en secteurs postaux, pour les familles, comme pour les soldats, il suffit d'une simple adresse sur une enveloppe : nul besoin d'affranchir. C'est également dans cet esprit que les « mairaines de guerre » deviennent d'indispensables sources de réconfort pour les milliers de soldats envoyés sur le front qui n'ont pas la chance de recevoir de colis (familles trop modestes ou absence de famille). Courriers et colis postaux présentent ainsi quatre fonctions :

- le soutien psychologique de part et d'autre : les soldats rassurent leurs proches et les familles angoissées par les mauvaises nouvelles qui se répandent dans les quartiers et les villages. À l'inverse, celles-ci tentent de mettre un peu de baume au cœur à leurs chers combattants ;
- la logistique du foyer : les hommes au front donnent des consignes éducatives (gestion des enfants), administratives (gestion des finances), techniques (gestion de la ferme, de la maison...) aux femmes,

aux mères, aux épouses qui vont montrer qu'elles sont capables de « faire tourner le pays » en l'absence des hommes disséminés sur les zones de combat : c'est là un tournant pour la condition de la femme française ;

- la fourniture de vêtements : envoi de chaussettes, de sabots, de gants, et de tout ce qui préserve du froid (l'armée française s'est en effet considérablement reposée sur les familles pour habiller les soldats au front) ;

- l'approvisionnement en nourriture : produits de première nécessité, douceurs, alcool... (là encore, l'armée française s'est largement appuyée sur les familles pour assumer la vie quotidienne dans les tranchées). Ce cordon ombilical<sup>1</sup> que représentent ces échanges postaux est vital pour chaque partie du front. Obligés d'avoir « un pied dans la barbarie de la tranchée », les soldats n'en ont pas moins, grâce aux lettres, « un autre dans la douceur du foyer » : « dans l'univers déshumanisé et morbide des tranchées, le courrier fonctionne en effet comme une échappée belle qui ramène les combattants au foyer, au milieu des êtres chers, à la boutique, à l'atelier, à la ferme, en un mot à la vie »<sup>2</sup>.

Les nouvelles venues du « pays » permettent aussi de rompre la monotonie des longues journées d'attente, lorsque les soldats sont en cantonnement à l'arrière. Leurs lectures et relectures ont pour fonction de tuer le temps, et c'est toujours cela de pris quand il faut se motiver pour aller faire d'interminables marches ou passer la nuit dans un hangar exposé à la pluie, au vent glacial. Se remémorer la dernière lettre reçue, c'est s'évader et faire abstraction de sa condition de guerrier. Le courrier a pour effet de ramener les soldats à la réalité civile. Ce sont de gros consommateurs de missives, avec parfois des exigences : la lettre doit être la plus longue possible, de manière à faire une diversion efficace aux préoccupations guerrières. Lorsque le soldat est déçu, voire agacé par ce qu'il reçoit, il n'hésite pas à en faire part à ses proches, comme Gaston Olivier, un soldat nordiste tué au front en 1915 :

« Tes lettres sont bien courtes depuis quelques jours. Écris donc un peu plus. Mes nuits, qui sont toutes blanches, se passent à surveiller l'ennemi et à penser à vous ! [...] Je te parlais hier de deux petits reproches. Le premier c'est que tes lettres deviennent très courtes, ce n'est pas une raison parce que j'en fais souvent et de longues pour ne pas me gêner à mon tour. »

La réception d'un courrier est donc source incommensurable de joie. Une lettre reçue de l'arrière, ou de compagnons du front, se délecte, se savoure, tel un délice invitant son lecteur à s'évader. La lecture d'une carte est un moment privilégié, une invitation à la rupture face aux configurations sordides et funestes du front. En ce sens, les lettres de soldats nous renseignent sur un nombre considérable de faits, mais, plus encore, au-delà des états d'âme et des témoignages sur les événements, les lettres nous font remonter des opinions, des idéaux républicains, laïcs, religieux...

## 2. L'école, une formation pour les futurs Poilus

Cyril Ducruy, qui a rédigé plus de trois cent cinquante lettres durant la guerre (dont une grande partie a été publiée dans un ouvrage<sup>3</sup>), évoque sa période de service et d'exercice au 27<sup>e</sup> RI de Dijon, en 1907, et notamment une déclaration de son capitaine : « je ne peux pas vous dire quand, si c'est dans un an, dans deux ans ou dans dix ans, mais c'est sûr que vous ferez la guerre »<sup>4</sup>.

Cette réflexion d'un gradé de l'armée française s'érige en miroir de toute une politique mise en place dès la fin de la guerre de 1870, afin de préparer des générations entières de soldats pour en

---

<sup>1</sup> Georges Klochendler, Jean-Yves Le Naour, *Cartes postales de poilus*, First, p. 93.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>3</sup> Christophe Dargère, *Si ça vient à durer tout l'été*, L'Harmattan, 2010.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 73.

découdre à nouveau avec l'Allemagne, tant la perte de l'Alsace-Lorraine fut douloureuse et difficile à accepter pour la France. L'on peut véritablement parler d'une planification de la guerre en raison du conditionnement des soldats, notamment par l'intermédiaire de l'école primaire, où l'on manipule les écoliers en formatant les esprits contre l'Empire d'outre-Rhin. L'école est un élément essentiel dans la construction d'un sentiment patriotique puissant, à tel point que le don de sa vie à la mère-patrie doit aller de soi pour tous les garçons nés entre les années 1870 et 1900. Le remarquable ouvrage d'André-Roger Voisin, *L'école des Poilus*<sup>5</sup>, montre à quel point le rôle de l'école est déterminant dans cette planification du conflit et ramène le débat récurrent sur le rapport existant entre les programmes scolaires, la politique civilisatrice et idéologique d'une nation pour sa jeunesse. L'auteur recueille scrupuleusement des extraits de manuels scolaires particulièrement édifiants. L'on retrouve ainsi dans toutes les matières (l'histoire, la lecture, la géographie, le vocabulaire, la rédaction, la grammaire, la conjugaison, l'orthographe, la dictée, le chant, la récitation, l'écriture, le calcul) des exercices ou des discours d'endoctrinement. Les exemples les plus éloquents concernent la morale. Voici par exemple ce que l'on peut trouver dans un livre d'histoires courantes, juste après les fameuses lois Ferry (1881-1882) sur lesquels reposent les principes et fondements de la Troisième République :

« N'oubliez pas, chers enfants, que les leçons patriotiques de vos instituteurs doivent préparer à la France de bons soldats pour l'avenir et qu'un peuple dont les citoyens préfèrent une mort glorieuse à un lâche repos est invincible »<sup>6</sup>.

Il y a aussi l'instruction civique, dont les objectifs sont particulièrement clairs dans cette forme de propagande que l'on qualifierait volontiers de nos jours de manipulation mentale hors de ce contexte :

« Sans doute il faut aimer l'humanité : mais il faut préférer la patrie. Si deux hommes sont en train de périr, votre père et un compatriote, à qui porterez-vous secours ? À votre père. Si deux nations sont en guerre, votre patrie et un autre peuple, à qui porterez-vous secours ? À votre patrie. Aimez donc votre patrie. Ne mettez pas dans vos affections sur le même rang la France, qui est votre mère commune, et l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne... Quant aux peuples qui ont fait du mal à votre patrie, qui ont ravagé son territoire, qui ont massacré ses enfants, comment pourriez-vous les aimer ? Enfin, ne laissez pas vos affections se perdre par-delà la patrie dans de vagues aspirations humanitaires. Le cosmopolitisme a ce premier défaut qu'il ne nous impose aucun devoir positif, puisqu'il s'agit d'hommes qui sont loin de nous et pour lesquels nous ne pouvons rien ; il a encore ce défaut plus grave qu'il nous dégage de toute obligation envers la patrie »<sup>7</sup>.

L'éducation physique, qui comprend des cours de tir au fusil, n'est pas en reste dans ce vaste processus : « ce n'est qu'à partir du jour où les sociétés de gymnastique se seront multipliées à l'infini et seront fréquentées assidûment par les enfants ou jeunes gens de toutes les classes sociales, qu'on pourra considérer l'armée comme ne recevant plus, suivant l'expression du général Chanzy, que des hommes tout prêts à être transformés en soldats vraiment dignes de ce nom ; cela c'est le but qu'on aperçoit au loin, très loin, qu'on n'atteindra peut-être jamais, mais dont il faut pourtant se rapprocher de plus en plus »<sup>8</sup>.

On voit bien, à travers ces exemples, comment la République française a formaté les esprits de ses soldats, et comment elle a transformé les esprits des garçons français en machines de guerre. Pour conclure cette démarche, voyons une illustration concrète de cette approche idéologique visant à

---

<sup>5</sup> André-Roger Voisin, *L'école des Poilus*, Cheminements, 2007.

<sup>6</sup> Charles Comte et Victor Jeanvrot, *Livres de lectures courantes*, CM/CS, Charavay, 1885.

<sup>7</sup> Gabriel Compayré, *Éléments d'instruction morale et civique*, Librairie Delaplane, 1882.

<sup>8</sup> Manuel collectif, *Règlement sur l'instruction de la gymnastique dans les sociétés*, Lavauzelle, 1908.

cliver au final l'humanité en deux catégories de personnes en étudiant la carte ci-dessous<sup>9</sup>.

Cette carte donnée aux soldats français pour qu'ils puissent écrire à leurs proches est une illustration frappante d'une démarche propagandiste. On a deux scènes qui se positionnent en forme de miroir inversé. Elles illustrent deux contextes opposés par rapport à une situation de départ commune : un soldat est blessé, à terre et il est à la merci de son ennemi debout (ou à genoux) et armé.

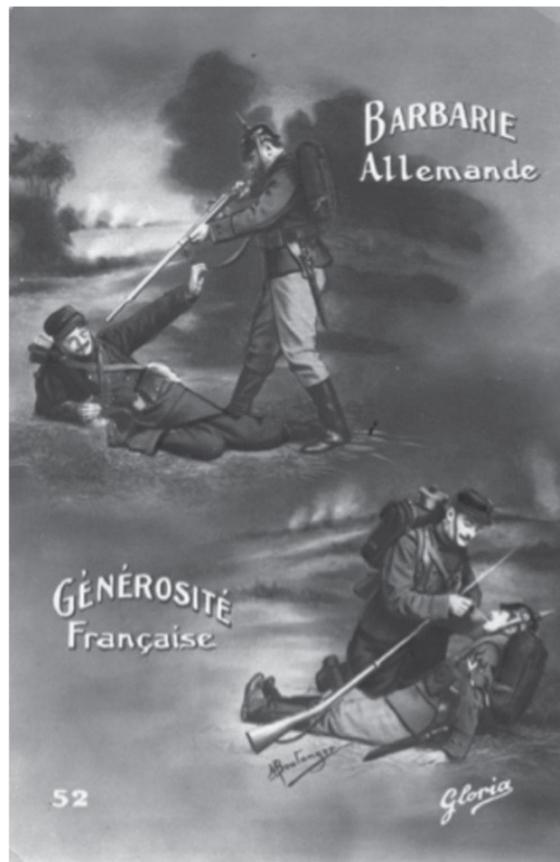


Figure 1

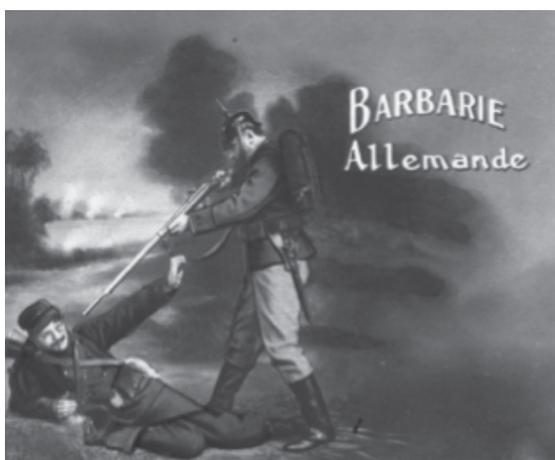


Figure 2



Figure 3

<sup>9</sup> Archives personnelles

La situation 1 (figure 2), intitulée « Barbarie Allemande », montre un soldat français blessé, à terre, qui n'a que son bras mis en avant pour se défendre. Il est mis en joue par un soldat allemand, qui s'apprête à l'achever. La situation 2 (figure 3), intitulée « Générosité Française » est une inversion des rôles par rapport à la situation 1. On voit un soldat français qui porte assistance à un soldat allemand blessé. Le soldat français est à genoux, il se penche sur le soldat et lui donne à boire. On retrouve là, mis en illustration, le poème composé par Victor Hugo, *Mon père, ce héros au regard si doux...* En position de force face à la souffrance, le soldat allemand, debout, hautain, oppose sa froideur et sa barbarie, alors qu'il s'apprête à achever son ennemi blessé en dépit des conventions de Genève. À l'inverse, le soldat français porte secours à son ennemi diminué. Il manifeste une distance à la situation totalement différente. Le fait qu'il soit à genoux pour aider le soldat allemand souligne d'ailleurs une certaine proximité dans l'adversité et une expérience commune, empathique, dans l'atrocité de la guerre qui leur attribue à tous deux une place dans la communauté humaine. L'attitude des deux soldats tranche donc considérablement. Ainsi, en quelque sorte, seul le soldat allemand blessé appartiendrait à la communauté des hommes ; celui qui serait en pleine possession de ses moyens serait un barbare. Cette illustration convoque une éthique de guerre (le respect ou le non-respect des conventions de Genève), une règle de guerre implicite (mettre à mort ou épargner un homme à terre et sans défense) ainsi qu'une morale philosophique et religieuse (ôter ou laisser la vie à un homme). Il est évidemment intéressant de se demander comment fut perçue cette carte de propagande par ses destinataires (femmes, enfants, parents...). Il s'agit d'une carte parmi tant d'autres qui participaient à la construction des représentations chez les proches des soldats. Il va de soi que cela passait par l'imaginaire et non par la réalité. Comment les élèves qui ont assisté à ces leçons les ont-ils assimilées ? Comment cet enseignement laïc et belliqueux s'est-il confronté à la pratique de la religion ? À travers le témoignage de soldats et de cléricaux, nous allons mettre en perspective des propos, des réflexions, des discours et des idéaux radicalement opposés.

### 3. Témoignages de soldats

#### 3.1. Cyrille Ducruy, un paysan pacifiste

Cyrille Ducruy est un jeune père de famille âgé de vingt-six ans lorsqu'il est appelé à prendre les armes en août 1914. C'est un paysan profondément catholique, son discours est donc réellement pacifiste et antimilitariste :

« [...] Où nous sommes, il a été ramassé près de 500 000 cadavres boches et français ces jours passés. Nous avons un peu perdu de terrain et probablement qu'il va falloir reprendre ce terrain perdu. Je t'assure que c'est terrible, celui qui n'a pas vu des attaques pareilles, c'est impossible de s'imaginer comme c'est effroyable, il faut vraiment que la tête soit solide pour ne pas perdre la raison. C'est vraiment affreux de penser qu'on est au vingtième siècle et de voir martyriser les hommes comme on le fait. [...] Si la guerre durait encore six mois, je ne sais pas trop comment cela irait car les pauvres martyrs en ont assez de cette vie et ne se sentent plus de courage aussi bien d'un côté que de l'autre. [...] »<sup>10</sup>.

Cyrille Ducruy n'a aucune haine envers les Allemands, car sa correspondance de trois cent cinquante lettres ne comporte aucun propos anti-allemand. Dans l'extrait cité, il ne dissocie pas Français et Allemands, qu'il considère comme des martyrs communs face au vingtième siècle soumis à un monde dirigé par des politiques et des militaires, responsables du gigantesque massacre. L'ennemi est bel et bien cette haine aveugle et universelle qui est ancrée quelque part dans la nature humaine, très au-delà des frontières. Il caractérise cette pulsion destructrice, la rationalise avec le terme « militarisme ». Cyrille Ducruy voit la guerre comme une « guerre sociale », telle que la considère également Henri Barbusse :

---

<sup>10</sup> Christophe Dargère, *Si ça vient à durer tout l'été, op.cit.*, p. 220.

« [...] si au moins cette maudite et criminelle guerre pouvait finir bientôt et anéantir ce militarisme qui nous rend esclaves aussi bien d'un côté que de l'autre. [...] Il nous faudra aller jusqu'au bout et peut-être jusqu'à la mort pour garantir et assurer de bons revenus aux capitalistes qui ont engagé leur capital dans ce métier criminel, et n'avoir toujours que ce seul droit : se taire. [...] »<sup>11</sup>.

Les contours pacifistes de sa personnalité tranchent avec nombre de témoignages nettement plus durs concernant l'ennemi. Voici par exemple ce que peut ressentir un sergent vosgien vis-à-vis des combattants allemands.

### 3.2. Georges Curien, un chrétien engagé dans le combat

Cet homme est également profondément chrétien. Jeune père de famille, il travaille dans une scierie et vit modestement, comme Cyrille Ducruy. Mais sa vision de la guerre est radicalement opposée :

« Nous traversons le petit village du Chival. Ici, la race maudite a passé. [...] Hier soir, 5 heures : ça tombait si bien qu'étant en train de regarder l'horizon pour apercevoir un de ces sales individus, j'ai été pressé de réintégrer mon domicile. [...] Ni pertes ni incendies heureusement, mais ces monstres s'acharnent toujours sur nos malheureux blessés, ils n'ont donc rien à la place du cœur ! [...] Puissent ces frères d'armes lutter victorieusement pour l'émancipation de leur territoire et coopérer avec nous à l'écrasement du monstre et à l'anéantissement de la barbarie teutonne. [...] Que de victimes inutilement sacrifiées et quels barbares sont-ils ! Ils n'ont, je crois, que la pensée du crime »<sup>12</sup>.

Autre lettre, écrite un soir de réveillon :

« J'adresse à toutes les victimes du devoir tombées au champ d'honneur un salut fraternel. Qu'ils seront en paix, ils seront vengés. [...] L'année nouvelle a commencé, saluons-la avec respect, et demandons-lui que dans son cours, se lève le soleil de la victoire, qu'il brille d'un vif éclat, non pas sur la ligne bleue des Vosges mais vers le Rhin. C'est le vœu des poilus, c'est le vœu des familles, c'est aussi hélas le désir de tous ceux qui sont tombés glorieusement pour la défense du sol natal et pour en interdire l'accès aux hordes tudesques »<sup>13</sup>.

Pourquoi deux hommes pratiquant une même religion peuvent avoir une vision si radicalement opposée ? Cyrille Ducruy, le citoyen du monde, et Georges Curien, le Vosgien qui défend le palier de sa porte... Il semble ici que tout réside dans l'appropriation et l'interprétation du discours religieux. Envisageons dès lors comment se positionne le discours religieux pendant la Grande Guerre.

### 3.3. Paroles religieuses

Le prosélytisme religieux est intense dans les tranchées, où plus de 20 000 ecclésiastiques remplissent de multiples fonctions<sup>14</sup>. Le discours religieux convoque le patriotisme dans les sermons et les prêches des prêtres :

« Que cette guerre, à laquelle nulle autre ne peut être comparée depuis le commencement des temps, ait valu le Ciel, sur le front ou en arrière des champs de bataille, à de nombreux martyrs de la foi religieuse et de la foi patriotique brûlant au même foyer, et aussi de l'amour de la patrie sanctifié par l'amour de Dieu, ce n'est pas seulement une thèse qu'il est permis de soutenir sans témérité, c'est

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>12</sup> Eric Mansuy, *Carnet de guerre de Georges Curien, territorial vosgien*, Anovi, 2001, p. 47

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>14</sup> Guillaume Cuchet, « L'au-delà à l'épreuve du feu. La fin du purgatoire (1914-1935) ? », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 2002/4 (n°76), p. 117-130.

une certitude » (Père Vieillard-Lacharme, sermon de Toussaint en l'église Saint-Vincent-de-Paul de Paris le premier novembre 1916). Le discours traditionaliste est de mise, mêlant nationalisme, moralisme, intégrisme et intolérance :

« Depuis longtemps déjà, dans cet ancien monde, on fait la guerre à Dieu et à son église. C'est le schisme dans son État, c'est l'hérésie dans un autre, c'est l'athéisme officiel dans un troisième. Partout, les hommes croient se suffire à eux-mêmes, et ils trouvent suranné tout ce qui est saint, tout ce qui est surnaturel. Aussi, ne faut-il pas s'étonner que le Maître de l'univers les abandonne à son tour et les laisse à leurs dépravations et à leurs méchancetés. Quand on veut se passer de Dieu, voilà à quoi aboutit la bête humaine : à la plus incroyable des cruautés, au massacre des uns des autres par tous les moyens bons et mauvais. Les conventions entre peuples ne sont plus respectées. C'est l'emploi des gaz asphyxiants, des liquides enflammés, c'est le meurtre des prisonniers, ou le mauvais traitement qu'on leur fait subir, de même qu'aux habitants du pays envahi, c'est l'achèvement des blessés, c'est le pillage, l'incendie et beaucoup d'autres horreurs qu'il serait trop long d'énumérer ici. Voilà encore une fois, ce que nous ont valu l'athéisme et l'impiété du XX<sup>e</sup> siècle, avec Guillaume l'orgueilleux, voulant soumettre tous les peuples sous sa domination de fer »<sup>15</sup>.

Certains points de vue traditionalistes se dédouanent cependant du moralisme, bourreau de la condition humaine, pour amener des explications politiques, et surtout nationalistes, en reléguant la fonction civilisatrice de la religion au second rang :

« Samedi 12 décembre. Causes philosophiques de la guerre. Rien de nouveau. Suite des réflexions précédentes : ce n'est ni pour une cause religieuse ni une cause politique que nous nous battons : c'est uniquement pour une cause nationale. Ce n'est pas pour une cause religieuse. Du côté des Germains, il y a des catholiques : les Autrichiens et les Bavarois ; des protestants : les Prussiens ; des musulmans : les Turcs. Et du côté des alliés, il y a aussi des catholiques : les Français et les Belges ; des protestants : les Anglais ; des orthodoxes : les Russes et les Serbes. Ce n'est pas pour une cause politique. Bien que seule la France soit une République, il y a des monarchies dans les deux groupes, chez les Belges, les Anglais, les Serbes et les Russes, comme chez les Allemands, les Autrichiens et les Turcs. D'ailleurs, malgré la forme autocratique et aristocratique de l'empire, les Allemands ont les mêmes droits civiques, la même liberté religieuse et sociale (sinon politique) que les alliés »<sup>16</sup>.

En coulisse, certains soldats interprètent le discours religieux sous un angle universaliste et pacifiste, comme ce pratiquant protestant :

« Mardi 28 mai 1915, j'ai été sérieusement exercé par toutes ces choses, et je sens qu'il est pénible, humiliant au possible, de voir des frères se réclamant du même Dieu et Père, rachetés par le même précieux sang de Jésus, invoquant le même seigneur ; des frères qui jadis, sans même s'être vus, se connaissaient en Christ et s'aimaient, et s'aiment encore malgré tout ; des frères qui se trouvent maintenant par la force et la fatalité des circonstances, armés les uns contre les autres, et cela certainement de part et d'autre à contrecœur »<sup>17</sup>.

Ceci étant, on sait que les grands généraux comme Foch et de Castelnau « consacrent leurs armées au sacré cœur de Jésus ». Ces exemples montrent à quel point l'idéologie patriotique convoque à la fois le discours politique et le discours religieux. Le concept de République laïque s'éclipse alors derrière celui de la nation et de la patrie. Autre exemple, qui nous rapproche du fanatisme et de l'intégrisme cette fois-ci, avec un discours dépourvu de rationalité :

---

<sup>15</sup> Père Richard Givre, *Témoignage d'un poilu*, 2010, Médiatic, p. 85.

<sup>16</sup> Jean-Louis Thomas, *Carnet d'un prêtre soldat, 1914-1918*, Bernard Giovanangeli Éditeur, 2013, p. 61.

<sup>17</sup> *Quelques lettres de Joël Delabre, tombé sur le front le 9 juin 1915*, Imprimerie Säuberlin et Pfeiffer, 1919, p. 124.

« L'Église considère comme martyr celui qui meurt dans l'exercice héroïque d'une vertu ; or, le patriotisme est une vertu, puisqu'il est une extension de l'affection familiale, base de la société voulue par Dieu ; le soldat qui tombe avec la volonté de contribuer à la réparation d'une injustice est donc un martyr au sens théologique du mot. Après avoir fait un rempart de son corps, il priera au ciel pour que la France, votre patrie, qui bientôt sera la mienne, continue à remplir sa mission civilisatrice... » (Abbé Wetterlé, Sermon prononcé à Bordeaux le 19 septembre 1914)

Pour faire le lien avec des questions actuelles, notamment par rapport à l'engagement terroriste des groupes extrémistes religieux, voici un appel à la guerre sainte de l'organisation État islamique en date du 24 juin 2015 : « les meilleurs actes qui vous rapprochent de Dieu résident dans le djihad, alors accourez durant ce mois sacré pour envahir des territoires et tomber en martyrs ».

On ne peut s'empêcher de faire des liens entre les deux discours (mission civilisatrice/invasion des territoires de l'autre), qui sont séparés d'une centaine d'années. En poursuivant dans un esprit œcuménique, voici le témoignage d'un soldat israélite combinant engagement citoyen et conviction religieuse. Ces lettres sont celles du soldat Henri Lange, mort à 20 ans, le 10 septembre 1918 à la tête de sa section :

« Le 6 septembre 1917,

Mon général, Je me suis permis de demander à passer dans l'infanterie pour des motifs d'ordre personnel. Mon cas est en effet assez différent de celui de la plupart des combattants. Je fais partie d'une famille israélite, naturalisée française, il y a un siècle à peine. Mes aïeux, en acceptant l'hospitalité de la France, ont contracté envers elle une dette sévère ; j'ai donc un double devoir à accomplir : celui de Français d'abord ; celui de nouveau Français ensuite. C'est pourquoi je considère que ma place est là où les "risques" sont les plus nombreux. Lorsque je me suis engagé, à 17 ans, j'ai demandé à être artilleur sur la prière de mes parents et les conseils de mes amis qui servaient dans l'artillerie. Les "appelés" de la classe 1918 seront sans doute envoyés prochainement aux tranchées. Je désire les y devancer. Je veux après la guerre, si mon étoile me préserve, avoir la satisfaction d'avoir fait mon devoir, et le maximum de mon devoir. Je veux que personne ne puisse me contester le titre de Français, de vrai et de bon Français. Je veux, si je meurs, que ma famille puisse se réclamer de moi et que jamais qui que ce soit ne puisse lui reprocher ses origines ou ses parentés étrangères. J'espère être physiquement capable d'endurer les souffrances du métier de fantassin et vous prie de croire, mon Général, que de toute mon âme et de tout mon cœur je suis décidé à servir la France le plus vaillamment possible. Veuillez agréer, mon Général, l'assurance de mon profond respect et de mon entier dévouement »<sup>18</sup>.

Autre lettre, du même soldat :

« Ce 5 octobre 1917,

Rien à signaler aujourd'hui encore : nous vivons ici une vie assez monotone, qui se recommence chaque jour, dans une campagne infiniment calme et reposante. Je jouis infiniment de la beauté douce et tranquille de cette fin d'été, de ce début d'automne. Il y a en cette saison, un parfum de mélancolie émouvante, suave, dont je me sens profondément imprégné. J'ai l'impression qu'en cette saison quasiment crépusculaire, les âmes sont meilleures et les cœurs plus sensibles... Et pourtant, on continue à se battre. Non, je n'aime pas la guerre ; et je ne voudrais pas qu'un jour quelqu'un pût dire que les combats s'écrivent ainsi qu'une partie de football ou de tennis. Je suis décidé à être un bon soldat très brave et j'ai la prétention de m'être déjà bien comporté au feu parce que c'est mon devoir et par

---

<sup>18</sup> Jean-Pierre Guéno & Yves Laplume, *Paroles de Poilus*, Radio France / Libro, 1998, p. 16-17.

amour de l'idéal : depuis deux ans, je me suis mis « au service de l'idéal », au service d'un certain nombre d'idées telles que celles-ci : tout jeune homme doit s'engager, dès que son âge le lui permet, et si sa santé n'est pas trop faible, un engagé doit rester au dépôt le maximum de temps possible. À 19 ans, on doit être fantassin quand on est français, et qu'on est jeune et fort, on doit être heureux et fier de pouvoir défendre sa patrie. Quand on est français de date récente, et sur-tout quand on fait partie de cette race juive méprisée et opprimée, on doit faire son devoir mieux que personne. Et puis il faut bien que dans une famille où il y a des M... des B... et des S... il y ait quelqu'un qui se batte pour de bon ! Je n'aime pas la guerre, mais je n'en souffrenullement, ni au physique, ni au moral. Je suis très heureux (car je suis une bonne poire) à l'idée qu'à la fin de la guerre, je pourrai être satisfait de moi, mais sais fort bien que personne, quelques mois après la signature de la paix, ne différenciera ceux qui se seront battus de ceux qui se seront reposés... Ceci n'a d'ailleurs aucune importance : j'agis égoïstement pour moi, pour vous, et pour l'idéal. Je n'ai pas de lettre de vous aujourd'hui. Je suis toujours embusqué et sans doute pour quelques mois encore. *All perfect. À vous* »<sup>19</sup>.

S'il est aisé de mettre en exergue des courriers de soldats chrétiens ou israélites, il est fort difficile de retrouver des témoignages de soldats musulmans. Bien qu'ayant donné leur sang pour la mère patrie, ce sont les grands oubliés des monuments, des édifices et des célébrations. Par souci d'équité et de respect, ces précisions s'imposent, notamment dans le monde actuel, où les sentiments patriotiques et religieux semblent s'exacerber et diviser la communauté.

### **Pour conclure**

Interprétation et appropriation sont de vrais enjeux de société parce que ce sont les matrices de l'engagement. Les sciences de l'information et de la communication sont, à ce titre, nécessaires et salutaires pour décoder les discours et permettre de saisir ce qui se cache derrière, à l'heure du numérique et de la manipulation des esprits par la toile. Selon Célestin Freinet (« l'aumônier de la division »), gravement blessé pendant la Grande Guerre et dont les convictions laïques étaient égales à ses convictions anticléricales, l'engagement des soldats relève à la fois de certitudes laïques et religieuses :

« Mes enfants, vous allez partir à l'assaut... Pour quelques-uns, le sort sera fatal... Recueillez-vous tous... Nous allons réciter le "Notre Père". Je vais vous donner l'absolution... Comme tant d'autres, je me suis senti au seuil de l'au-delà. Dans mon recueillement, je n'ai pas pu voir mon dieu : la rage des hommes était trop forte... »<sup>20</sup>.

Cette rage décrite par Freinet trouve un écho tout récent, au travers de l'idéologie destructrice véhiculée par l'organisation État islamique :

« Si vous pouvez tuer un incroyant américain ou européen – en particulier les méchants et sales Français – ou un Australien ou un Canadien, ou tout [...] citoyen des pays qui sont entrés dans une coalition contre l'organisation État Islamique, alors comptez sur Allah et tuez-le de n'importe quelle manière », a déclaré Abou Mohammed al-Adnani, le porte-parole de l'EI, dans un message diffusé en plusieurs langues *via* Twitter. « Tuez le mécréant qu'il soit civil ou militaire », a-t-il ajouté »<sup>21</sup>.

---

<sup>19</sup> Jean-Pierre Guéno & Yves Laplume, *Paroles de Poilus*, op. cit., p. 16-17.

<sup>20</sup> Célestin Freinet, *Touché, souvenirs d'un blessé de guerre*, Atelier du gué, p. 19.

<sup>21</sup> <http://tempsreel.nouvelobs.com/monde/20140922.OBS9865/l-etat-islamiqueappelle-a-tuer-les-sales-francais-de-n-importe-quelle-maniere.html>